

## Danger ! Art

par Marie-Andrée Rajotte

*De gustibus est disputandum*

(Proverbe latin revisité par T. Adorno)

**L'**art est-il un monde à part où les artistes peuvent tout faire en ne se souciant que du beau ? Quel rapport entre art et morale ? et entre art et politique ?

Le génie est-il le propre des artistes ou ceux-ci le partagent-ils avec les chevaux ?

L'art progresse-t-il ? L'art primitif est-il un art ? Qu'est-ce que l'esthétique ? La pub peut-elle être art ? et l'art pub ? Et le kitsch ? qu'est-ce que le kitsch ? Y a-t-il un art majeur et un art mineur ?

L'art a-t-il des buts ? L'État doit-il le subventionner ? Quelle est la fonction des musées ? L'art est-il universel ? Et pour finir avec ce qui devrait être au commencement : qu'est-ce que l'art ?

Combien de gens ont-ils passé une vie à tourner en rond autour de ces questions ? Peu. Quelques critiques, quelques artistes, un certain nombre de piliers de tavernes et quelques philosophes. Parmi ces derniers, il y a ceux qui écrasent l'art avec des concepts bons à tout faire et d'autres que la fréquentation de l'art rend plus légers, plus sensibles aux couleurs et aux saveurs de la vie quotidienne, comme Arthur Danto qui, dans *Après la fin de l'art*<sup>1</sup>, tourne en rond avec aisance et, surtout, avec un art consommé.

---

<sup>1</sup> Arthur Danto, *Après la fin de l'art*, Seuil, 1996.

En le lisant j'ai compris plusieurs choses :

que la mort de l'art n'implique pas la fin des œuvres d'art ;

que la *Boîte Brillo* de Warhol est l'œuvre d'un génie ;

que l'œil innocent n'est pas un œil ou n'est pas innocent ;

qu'un hégélien peut voir l'art comme le voyait Nietzsche ;

que l'art est sale comme tout ce qui est dans la vie ;

qu'on peut analyser en détail une esperluette sans tomber dans les facticités derridiennes ;

qu'on ne doit pas nécessairement être pluraliste en tout ;

que les tables rondes n'emmerdent pas seulement l'assistance.

J'ai compris bien d'autres choses. N'ai-je compris que ce sur quoi j'étais déjà d'accord ? C'est possible.

### Fassbinder et l'enseignante de lycée

Dans le chapitre *Art dangereux*, Danto aborde indirectement le thème de la rectitude politique en parlant de la réception à Francfort et à New York d'une pièce antisémite de Fassbinder, *L'ordure, la ville et la mort*. Tandis que, dans la ville allemande, les Juifs empêchèrent les spectateurs d'assister à la représentation, à New York « aucun groupe de vigilance n'intervint, peut-être parce que la réalité qui est celle des Juifs à New York leur permet vraiment de supporter bien des choses »<sup>2</sup>. Qui a raison ? Les Juifs new-yorkais dans leur indifférence

<sup>2</sup> Danto continue en écrivant : « ici personne n'a accordé beaucoup d'attention à la pièce ». Est-il possible que les Juifs new-yorkais, de manière bien plus efficace que ceux de Francfort aient employé leur quotidien (*The New York Times*) pour que les gens n'y prêtent pas beaucoup d'attention ?

(au moins publique) ou les Juifs engagés de Francfort ? Sans doute les deux : on n'est pas Juif dans l'abstrait, quoi qu'en disent les intégristes, toutes races confondues. Danto fait une mise en contexte par rapport à l'époque (mise en contexte à laquelle même les critiques les plus entichés de l'art pur nous ont déjà habitués) et par rapport au lieu. Les Juifs de Francfort font face à une situation politique très différente de celle de leurs cousins new-yorkais : ayant devant eux d'autres signes d'oubli – et de renaissance – des discours de mort, ils réagissent différemment.

Pour Danto l'art n'est pas un bouclier qui protège ceux qui n'ont pas le courage de l'action politique directe : « *La représentation de l'antisémitisme est aussi dangereuse que l'antisémitisme lui-même, et peut-être davantage encore, parce que l'artiste utilise sa liberté pour se tourner vers les objets de sa haine, alors que ceux-ci sont engagés dans une des situations les plus civilisées qui soient, puisqu'ils sont membres d'un public de théâtre* ». L'art peut être une arme offensive contre laquelle on a le droit et peut-être même le devoir de se défendre. Ce qui est tout à l'honneur de l'art : c'est seulement en considérant que certaines œuvres d'art sont dangereuses que l'artiste n'est pas réduit à un simple rôle d'*entertainer*<sup>3</sup>. Platon qui a commencé le « tourner en rond » systématique sur l'art, avait déjà compris que l'art était dangereux pour la cité et qu'il fallait le *museler*, si on ne voulait pas qu'il conduise les hommes loin du bien établi. Les dictatures et les intégrismes, platoniciens *by the book*, n'hésitent pas à faire appel à la censure car ils sont bien plus conscients des pouvoirs de l'art que les sociétés dans lesquelles « tout » est permis ou, en termes plus pessimistes mais moins moraux, dans lesquelles tout est récupéré.

---

<sup>3</sup> Le fait d'être dangereux n'est pas une condition essentielle comme l'*entertainment* n'est pas en soi négatif. Ce qui est négatif, c'est rendre l'artiste inoffensif en l'infantilisant : tout lui est permis puisqu'il est un artiste...

Censurer donc ? Certainement pas. L'État ne doit pas empêcher un metteur en scène de monter le spectacle de Fassbinder, mais les gens ne doivent pas faire comme si le spectacle n'était pas dangereux. Mieux : les gens qui croient qu'il est dangereux doivent intervenir et faire sortir Fassbinder d'une position facile et fautive comme celle qu'il prit face à ses critiques : « Ce n'est que du théâtre ».

Ce n'est pas que du théâtre, c'est surtout du théâtre.

Tout cela est bien beau, mais « *et l'enseignante de lycée qui se trouvait parmi le public [et qui] déclare qu'elle serait incapable d'expliquer cette intervention à ses élèves puisque " je leur ai toujours dit qu'on ne devait jamais toucher à l'art, ni l'empêcher " » ? Que lui dire ? Que l'art ne devrait pas être une nouvelle religion avec ses dogmes, avec ses musées-églises, ses papes et ses pasteurs ? Oui, il s'agirait d'un début.*

### **Mapplethorpe et le sexe**

Dans un État où la Cour suprême donne raison à l'éditeur d'une revue porno (*Hustler*) contre les prudes défenseurs de la moralité, les œuvres artistiques *pornographiques* ne devraient, en théorie, avoir rien à craindre. En théorie, car il est facile d'imaginer jusqu'où peuvent conduire quelques années de gouvernements réactionnaires et cela même si la *pornographie artistique* (ou l'*art pornographique*, si vous préférez) a une double protection : celle de la liberté d'expression et celle qui est propre aux œuvres d'art. Mais si *Hustler* n'a nul besoin de subventions pour survivre, pour beaucoup d'artistes et de musées, ce n'est pas le cas. Voilà donc que la question « faut-il subventionner les artistes ? » et celle qui en découle si on y donne une réponse positive, « faut-il subventionner les œuvres d'art " immorales " ? » deviennent des questions qui peuvent faire tourner en rond jusqu'à ce que mort s'en suive. La question est loin d'être rhétorique : aux États-Unis, point d'observation de Danto, le cri « pas de subventions

pour des artistes qui détruisent les valeurs de notre société » retentit toujours plus souvent. Cri pauvre d'esprit, certes, mais compréhensible, je dirais même nécessaire si on est parmi ceux qui jugent que l'art est dangereux.

Cri de peur. Cri de faibles.

Ceux qui ne comprennent pas que l'on puisse s'indigner que l'État subventionne une exposition où l'on montre une photo avec un bras poilu enfoncé dans le trou d'un cul, sont de mauvaise foi, dogmatiques ou imbéciles. Il est évident qu'il faut les comprendre — même s'il est plus facile de comprendre ceux qui trouvent la politique militaire de Bush obscène. Mais comprendre n'implique pas être d'accord : ce n'est que renoncer à ses propres raisonnements préconçus — ce qui est tout sauf facile quand on a l'habitude de les réchauffer au four à micro-pensées.

Prenons Mapplethorpe<sup>4</sup> et supposons que ses œuvres soient des œuvres d'art : comment défendre leur subvention éventuelle ? Une façon serait de dire, comme Richard Howard<sup>5</sup>, que « *Mapplethorpe a esthétisé le phallus* » et donc que la qualité esthétique de l'œuvre efface le contenu. Quoi que l'on pense des rapports entre art et pornographie (et donc entre art et politique), il est clair que cette défense dévitalise l'œuvre et ne peut qu'irriter ceux qui réussissent encore à mettre l'artiste avant le critique d'art. Ce n'est pas la défense que Danto privilégie. Dans la photo de Mapplethorpe, pour Danto, il n'y a pas d'esthétisation, les phalli « *étaient des pieux de chair, massifs, brutaux et lugubres (...)* Mapplethorpe avait phallisé l'esthétique, transformant tout à travers l'archétype, chargé d'énergie sexuelle, du pouvoir mâle ». Danto considère l'œuvre au-delà de sa beauté, la traite comme une charge d'explosifs pouvant faire sauter les vieilles défenses pour instaurer une autre parcelle de sens — pas meilleure, pas

---

<sup>4</sup> Robert MAPPLETHORPE (1946-1989), photographe américain.

<sup>5</sup> Richard HOWARD (1929), critique américain.

pire, autre. L'État ne doit donc pas se limiter à financer ce qui « apaise » les citoyens mais aussi ce qui peut éventuellement les aiguillonner contre la morale et la politique dominante. Si l'art se doit de contribuer à améliorer « la qualité de vie », un État à la Danto, et pour une fois pas dantesque, serait un État avec une vision de la « la qualité de vie » plus vaste qu'une simple *paisibilité*, mais cette vision a comme contrepartie que les citoyens qui ne sont pas d'accord devraient pouvoir s'opposer à Mapplethorpe avec la même violence psychologique – ce qui risque de soulever les objections des moralistes de gauche. Ce genre d'État existe-t-il ? Certainement pas. Peut-il exister ? Sans doute pas.

Faut-il donc subventionner sans juger du contenu ? Si on considère ce que Danto écrit sur l'exposition de Mapplethorpe, oui. Mais j'ai l'impression que si l'on posait à Danto la question suivante : « Si le poing, au lieu d'être dans le trou du cul d'un homme, était dans celui d'un femme, faudrait-il encore subventionner ? », il serait dans de beaux draps. Comment pourrait-il être cohérent avec ce qu'il écrit sur la pornographie<sup>6</sup> ?

L'artiste qui s'approprie des images pornographiques attaque les femmes alors qu'elles sont engagées dans une situation on ne saurait plus civilisée, à savoir celle de membres du monde de l'art, étant entendu que les conventions liées au fait qu'il s'agit d'art les empêchent en principe de riposter lorsqu'elles sont assaillies (...) Il se peut que l'appropriation de la pornographie à la manière de David Salle soit moralement encore plus condamnable que son utilisation immédiate, précisément parce que dans le dernier cas elle sert à exciter des mâles, alors que dans le cas de Salle elle est utilisée afin de provoquer l'indignation et la colère des femmes.

À moins d'établir que la subvention de l'art en tant qu'art est un principe intouchable mais que les gens peuvent s'arroger

---

6 Comme il l'a écrit pour les Juifs qui s'opposent à la pièce de Fassbinder et comme il l'écrirait pour les Noirs contestant un film raciste.

le droit de « faire sauter » l'exposition, le théâtre ou le cinéma. De faire taire l'artiste — l'artiste en tant qu'artiste aurait alors moins de liberté d'expression que le citoyen normal. Mais je ne suis pas sûr qu'il arriverait jusqu'à dire cela, surtout à cause du « moralement condamnable ».

L'artiste n'a pas le droit de dire n'importe quoi parce qu'il est un artiste mais parce que tout être humain a le droit de le faire. *That's all folks*. Le vrai problème, et sans doute le seul à ce niveau, est que l'artiste, en tant qu'artiste, ne dit pas mais bâtit (un tableau, une sculpture, un film, etc.). Comment le citoyen « normal » peut-il s'opposer à une « construction artistique », à une œuvre, que l'artiste a mise dans le monde, et qui parle pour lui, insouciant, comme un objet naturel, de ce que les autres disent ; qui parle sans écouter et qui, de son « je suis là », tire le droit au respect comme si elle était un humain, plus qu'un humain ? Faute de pouvoir construire des œuvres d'art qui s'opposent, il doit pouvoir détruire. Il n'a pas de choix. C'est ça aussi la politique. À moins que l'art ne soit sacré.

L'art est assez fortement lié au reste de la vie pour que tout changement dans son domaine entraîne nécessairement un changement partout ailleurs. Étant donné la valeur de la stabilité sociale, il faut se poser la question du prix politique qu'on accepte de payer pour une nouvelle libération de l'art.

Si la liberté d'expression « totale » se limitait à l'art, les artistes disparaîtraient en très peu de temps : c'est avec les cris et les jeux enfantins que, sur le parvis de l'église-art, les dents de la liberté s'aiguisent. Quand on est dedans, il est trop tard. Toujours trop tard, même si on crie comme si on était encore dehors. La beauté des vitraux, la pureté des sons, l'or des icônes, le poids de l'histoire, la vénération des saints... tout contribue à dompter l'âme. Sous la nef, les sons perdent toute aspérité et participent au grand mouvement de la symphonie de l'art. Il y a, il est vrai, les indomptables, mais leur rage

iconoclaste est une rage impuissante, prélude à la lâcheté de la soumission la plus pure.

### Monet, la vache, la meule et la mort

Monet<sup>7</sup> n'a pas besoin de subventions et Monet n'est pas censuré. Que fait-il donc dans le livre de Danto ? Il livre une meule de paille, donne leurs titres de noblesse aux expressionnistes abstraits, collectionne des estampes japonaises (mignon !), peint sa femme morte. Les meules peintes par Monet (dans les années 1890) sont là (dans le livre) pour comparer les réactions d'une vache devant un tableau « moderne » avec celles qu'elle a devant le taureau « réaliste » de Paulus Potter<sup>8</sup>. La vache est, elle aussi, une image peinte qui apparaît dans le tableau *L'œil innocent* que Mark Tansey<sup>9</sup> peint en 1981. Elle y est représentée avec une copie du taureau de Potter et avec des scientifiques qui étudient ses réactions corporelles. Ce qui m'intéresse dans le traitement fait par Danto de la vache de Tansey, ce n'est pas tellement son analyse de l'impossibilité d'avoir un œil innocent (un œil qui n'est pas voilé par la culture picturale), avec laquelle il est difficile de ne pas être d'accord, ce sont surtout ses idées préconçues sur les vaches : « *La vache (...) saliverait-elle devant la meule de paille comme elle produit des sécrétions vaginales en hommage au taureau ?* »

J'ai des difficultés à croire qu'une meule de paille fasse saliver une vache même si elle est plus réaliste que celle de Monet, même s'il s'agit d'une vraie meule. À moins qu'une vache ne soit en train de crever de faim, il est plus probable

<sup>7</sup> Claude MONET (1840-1926), peintre français à ne pas confondre avec un autre peintre français ÉDOUARD MANET (1832-883). Monet est l'auteur de *Olympia* et Manet de *Déjeuner sur l'herbe*. Pardon, c'est le contraire.

<sup>8</sup> Paulus POTTER (1625-1654), peintre animalier hollandais à ne pas confondre avec Harry Potter, jeune magicien qui a redoré le blason des livres chez les ados de la fin du siècle dernier.

<sup>9</sup> Mark TANSEY (1949), l'auteur du célèbre tableau représentant Derrida et De Man dansant au-dessus d'un abîme.

qu'elle salive devant une meule de foin. Mais sans doute que Danto (ou son traducteur) considère que la paille et le foin c'est la même chose ; un peu comme un paysan qui n'a pas fait d'études de philo pourrait penser qu'il n'y a pas une grande différence entre le *Monologion* et le *Proslogion*<sup>10</sup>. Mais les difficultés que j'ai avec les sécrétions vaginales des vaches sont plus importantes encore. Depuis quand une vache s'excite-t-elle à la vue d'un taureau ? Une vache s'excite quand ses hormones se réveillent et, si elle n'est pas en rut, elle se fout même du taureau le plus épatant. Et, même quand elle est en rut, elle préfère sauter sur les autres vaches plutôt que de se faire écraser par quelques quintaux de viande. Quel est l'intérêt d'une leçon sur la sexualité des vaches à propos d'un livre qui parle de l'art contemporain ? C'est que l'œil d'une vache est sans doute innocent, mais son vagin ne l'est probablement pas. Parce que même un « grand » féministe comme Danto a des difficultés à se libérer de ses préjugés taurins sur tout ce qui sent la femelle.

Il a sans doute moins de difficultés à libérer l'art. « Ce qui m'intéresse, moi, c'est évidemment la libération philosophique de l'art. » Ce qui ne veut surtout pas dire libérer l'art de la philosophie, mais le libérer de la haine que la philosophie lui coud sur le dos depuis que l'écrit est écrit. Libérer l'art de la liberté formelle de dire n'importe quoi parce qu'il est sacré.

### **Art et vie**

L'art n'est pas sacré.

Quand les Talibans détruisirent les célèbres statues, il était difficile de ne pas s'insurger ; comme il aurait fallu s'insurger quand les communards pillèrent les musées parisiens et les

---

<sup>10</sup> Il s'agit de deux œuvres de l'archevêque Anselmus CANTURIENSIS (1033-1109), auteur du célèbre argument ontologique, un argument qui, à lui seul, devrait démontrer la nécessité absolue de l'existence de Dieu.

Bagdadiens leurs musées. Mais... Il faut encore plus s'insurger contre ceux qui voient rouge chaque fois qu'on détruit un tableau, un livre ou une statue mais qui trouvent normal, « ça a toujours été comme ça », quand on détruit des humains.

La *Gioconda* est-elle plus importante que la vie de l'humain le plus humble<sup>11</sup> ? Voilà une question qui ne devrait pas nous faire tourner en rond, surtout en une période où l'on peut faire des copies parfaites même... des êtres vivants.

Mais il s'agit de copies ! du kitsch à l'américaine ! de la superbe des parvenus !

– Et alors ? Et alors ? Et **alors ?**

Renonçons un moment à penser comme pensent ceux qui ne pensent pas. Pourquoi la copie ne serait-elle pas encore plus chargée d'histoire que l'original ? N'englobe-t-elle pas l'histoire de l'original et celle de la technique – et donc du travail humain – qui a permis de faire la copie ? N'est-elle donc pas plus digne de respect que l'original dont le seul mérite est de venir avant – et que dire du fait que l'œil nu n'est pas capable de différencier la copie de l'original et que seuls des instruments très sophistiqués, comme ceux qui ont permis la copie, peuvent détecter les différences ? L'œil n'est plus capable, ou n'en sera plus capable, et pas en raison des pertes de capacités perceptives ou cognitives, mais parce que l'humain aura construit des machines toujours plus sophistiquées.

Dans le seul but de faire de l'argent !

---

<sup>11</sup> Question qui n'est pas équivalente à celle qui hante tout discours sur la culture et que Dostoïevski (je crois) synthétisa dans l'opposition entre les bottes du paysan et une œuvre de Shakespeare. Ici il ne s'agit pas de botte mais de vie : la mort d'un paysan et la mort du Roi Lear. Mais Roi Lear ne peut pas mourir parce qu'il est passé dans des milliers de livres, dans des films et des tableaux.

Et alors ? Même si le but était l'argent, si on aime la *Gioconda* et qu'on peut avoir une copie parfaite dans notre toilette, pourquoi pas ? À certains moments, il faut se foutre de leurs buts. Et si défendre les originaux, dans l'organisation actuelle du monde, signifiait se mettre complètement du côté de l'économie telle qu'elle est aujourd'hui ?

Ce ne serait que la nième démonstration que les assoiffés de vérité et de profondeur, ceux qui méprisent la superficialité de la société moderne, en sont les valets les plus rampants.

### **Guerrilla et conférence**

Deux coups de pinceau pour terminer.

Le premier, rouge.

La guérilla place par exemple son artillerie à l'intérieur d'un bâtiment clairement marqué comme hôpital et compte sur la réticence de l'ennemi à le bombarder pour faire feu sur les avions ennemis en toute impunité. Et si l'ennemi réagit en bombardant l'hôpital, la guérilla peut l'accuser de barbarie devant la cour de l'opinion mondiale. Les choses offensantes ou blessantes qu'exprimait Haacke<sup>12</sup> étaient de l'art, et il a tablé sur le supposé caractère sacré de celui-ci pour se protéger de toute contre-attaque.

Je n'aime pas trop cette comparaison : parfois le guérillero est obligé de prendre un hôpital comme bouclier (obligé comme tout homme qui n'est pas né pour être martyr), pas l'artiste. Je crois que Haacke, comme n'importe quel autre artiste financé qui « tire » sur les gens qui assistent à ses performances est plutôt dans la position de l'armée régulière qui cache ses soldats dans un hôpital et si la guérilla réagit en bombardant l'hôpital, le ministre de la défense peut l'accuser de barbarie devant la cour de l'opinion mondiale.

Le second, jaune.

---

<sup>12</sup> Hans HAACKE (1936), artiste allemand vivant à New York.

---

Comme Danto, je préfère les artistes armés de couleurs qui attaquent les muséophiles à ceux qui luttent autour d'une table, ronde, armés de mots : *« Il s'agissait d'une table ronde typique du monde de l'art : elle était bruyante et hypocrite, tout le monde était intéressé à marquer des points sans trop se soucier des questions provenant du fond de la salle. »* Ce qui est étonnant, c'est que la qualité des intervenants ne sauve pas nécessairement la mise : *« Je n'oublierai jamais la vue des écrivains mondialement connus déblatérant dans la prose conférencière la plus sinistre »*.

Dès qu'on est autour d'une table, ronde, on déblatère. Si la psychologie a besoin de nouvelles lois, en voilà une.